



Au coeur de la Ville

Une paroisse qui vit

Phomélie du dimanche !

Dimanche 20 février 2022



Chers amis,

Nous ne perdons jamais notre temps quand nous lisons l'Écriture Sainte. Plus encore quand dans de belles dispositions d'écoute et de souplesse, nous la laissons un peu nous bousculer voire nous bouleverser. Il faudrait sortir chaque dimanche de la messe comme si nous étions un peu secoués, comme « la mesure » dont Jésus vient de parler dans l'Évangile de ce jour.

Quelque chose doit bouger en nous chaque dimanche à la lecture de l'Évangile. « Aimer vos ennemis » : voilà un sujet extrêmement intéressant.

Il y a deux manières d'éviter la question. La première, c'est de penser que Jésus était un peu « Peace and love », qu'il planait un peu et qu'il était un peu utopique, idéaliste. Ce que nous dit Jésus n'est pas possible, cela dépasse l'entendement. Affaire classée.

L'autre manière serait peut-être d'éluider la question en disant : « Désolé, moi je ne suis pas trop concerné parce que je n'ai pas d'ennemis ». On pourrait y regarder de plus près, y compris dans notre assemblée. Allez, par exemple, levez la main ceux qui vont voter Zemmour ! Macron ! Mélenchon ! Eh bien vous voyez, à votre rire, je comprends qu'on pourrait quand même avoir quelques ennemis, y compris dans notre très pieuse assemblée... Je me dis souvent que quand nous arriverons au Ciel, il est possible qu'on se tourne vers notre voisin en lui disant : « Ah bon, tu es là, toi ? Eh bien mon vieux, avec tout ce que tu as fait, quand même, c'est un peu surprenant » !

Je vous provoque, je me provoque. Et j'exagère. Mais pas tant que ça malheureusement...

Pardonnez-moi cette question, mais dans cette assemblée que vous êtes, là, excusez-moi de vous provoquer, il y a des gens que vous ne saluez pas ?

Que veut nous dire Jésus quand il nous dit « Aimez vos ennemis » ?

Comme toujours, il y a d'abord le contexte. Pour comprendre cette parole, il faut se rendre compte que dans la tradition biblique, dans l'Ancien Testament, il est souvent question des ennemis. Le peuple d'Israël s'est constitué avec une identité forte : il y avait ceux qui étaient proches, ceux qui partageaient la foi d'Israël, et puis ceux qui ne la partageaient pas et qui pour cette raison étaient regardés comme des ennemis. Les païens n'étaient pas les « prochains » des Israélites.

Israël a d'abord commencé à se constituer par une affection, une unité qui était très centrée sur son identité. Nous sommes le peuple de Yahvé et celui qui ne croit pas en Yahvé n'est pas notre ami. C'est sans doute décevant mais il faut laisser aux hommes le temps de grandir. Et Jésus va bousculer tout ça. « Vous avez entendu dire » ; « Eh bien moi, je vous dis » selon les expressions qu'on retrouve plusieurs fois dans le discours de la Montagne de saint Matthieu. Discours que saint Luc reprend en partie dans l'Évangile de ce jour.

« Vous avez entendu dire, dit Jésus : 'Aimez vos amis et haïssez vos ennemis' ». C'est déjà bien d'aimer ses amis. Mais c'est loin d'être suffisant aux yeux de Dieu. C'est déjà bien « OEil pour oeil, dent pour dent ». Mais ce n'est pas la pleine justice que Dieu veut. Comme un enfant qui apprend à aimer, les croyants ont appris petit à petit ce que signifiait l'amour du prochain. Et ce discours de Jésus est en quelque sorte « historique ». Il oblige, dans la tradition d'Israël, à faire un pas considérable qui, pour une large part, paraît inaccessible.

L'amour des ennemis est au coeur de la Révolution de l'Amour que Jésus a opérée. L'expression peut paraître un peu romantique mais pourtant, il s'agit de cela : Jésus révolutionne le principe même de l'amour humain. Cet amour qui est selon l'expression de Jean-Paul II « L'unique révolution qui ne trahit pas l'homme ».

Jésus opère tout d'abord une première révolution : il va décentrer la foi d'Israël de son identité retranchée. Le prochain n'est pas seulement celui qui croit avec moi, celui qui est proche de moi. Le prochain, c'est tout homme, pour l'unique raison qu'il est pour moi un semblable. C'est d'ailleurs le sens le plus immédiat du mot chrétien « prochain » : Le prochain est un « semblable ». Et en quoi m'est-il semblable ? Parce qu'il est homme, créé, quel qu'il soit, lui pas moins que moi, à l'image de Dieu.

Pourquoi faudrait-il donc aimer ses ennemis ? Parce que, indépendamment de l'affection qu'on aurait légitimement pour telle ou telle personne, le regard de foi nous conduit à voir tout homme et toute femme, quels qu'ils soient, comme quelqu'un qui m'est donné par Dieu, à l'égal de moi-même. Et si Dieu s'est fait homme, il s'est fait l'égal de tous. L'unité de l'humanité, dans le christianisme, n'est pas fondée d'abord sur une unité de foi, mais sur une unité de nature. C'est en ce sens que saint Paul dit : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni païen... ». Il marque une souveraine respectabilité de tout homme du simple fait qu'il est homme. Dans la doctrine sociale de l'Église, ça porte un nom, ça s'appelle la dignité de toute personne humaine. Avant de voir un collègue de travail, avant de voir un adversaire, dans une partie de sport, qui ne porte pas le même maillot que moi. Avant de voir un fils, une mère, avant de voir tout ce qui m'inviterait à qualifier cette personne en fonction de ce qu'elle est, de ce qu'elle fait, le chrétien, le disciple de Jésus regarde tout homme comme image de Dieu. Qu'il soit prisonnier, coupable, malade, saint ou pêcheur, notre regard est révolutionné par la parole de Jésus. Le prochain est d'abord notre semblable. Il n'est pas notre rival.

Notez-le bien, dans la Genèse, la première conséquence du péché est de briser l'unité entre l'homme et la femme, la toute première et fondamentale distinction de la nature humaine. La faute fait passer de l'égalité et la complémentarité, à la rivalité et au soupçon de pouvoir. L'homme et la femme deviennent rivaux. Ils se méfient l'un de l'autre... Et en plus en Mayenne, on dit que les Mayennais sont méfiants... alors, ça n'arrange rien.

Est-ce que, quand je rencontre un inconnu, celui-ci est d'abord un danger ou un semblable ? Regardez la manière dont Jésus rencontre celui qui est différent : la femme adultère, la Samaritaine, Nicodème, l'aveugle-né. Les rencontres de Jésus. Nous devons aimer nos ennemis parce que, avant d'être différent ou dissemblable de moi sous certains rapports, il est d'abord un semblable, c'est-à-dire « chrétiennement » un prochain.

La 2^{ème} révolution d'attitude, le 2^{ème} dépassement auquel nous invite l'Évangile se résume à ceci : le disciple du Christ prend l'initiative d'aller vers l'autre. Le bon Samaritain va vers l'autre. « Il nous a aimés le premier », nous dit saint Jean et ceci nous éclaire. Pourquoi le chrétien va-t-il vers les autres ? Parce que c'est Jésus d'abord qui est venu vers nous, il nous a aimés le premier, il est venu nous chercher. La religion chrétienne a ceci de spécifique que c'est Dieu qui vient chercher les âmes. Jésus vient nous chercher, il prend l'initiative. Est-ce que nous prenons l'initiative d'aller à la rencontre de l'autre ? Cette phrase peut vous paraître un peu mièvre.

Et pourtant, elle est une bonne jauge de notre charité. C'est ce que fait le père ou la mère de famille quand les parents vont vers leur enfant parce qu'il est « bloqué ». Ainsi doit aussi agir l'éducateur et finalement tout ami authentique. Faire le 1^{er} pas avec un « ennemi », voilà qui est profondément chrétien. Cela suppose la priorité de la bienveillance sur la rancune ou le « OEil pour oeil ». Cela suppose de tout d'abord voir le bien chez l'autre.

J'aime le métier d'avocat parce que d'abord, c'est un nom que Jésus s'est donné quasiment à lui-même (même s'il semble désigner davantage l'Esprit Saint). L'Esprit Saint est comme un avocat. L'avocat, quand il défend un accusé, est celui qui va essayer de trouver ce qu'il y a de bien dans une personne, fût-elle coupable. Il cherche le petit point d'appui d'Archimède sur lequel il peut s'appuyer comme pour exercer une forme de miséricorde. C'est ce que fait Jésus pour nous. Il fouille en nous pour voir ce qu'il y a de bon et parfois nous le révèle à nous-même.

La bienveillance est une condition d'un bon discernement sur une personne. À l'inverse, la haine rend aveugle. Je pense à ce journaliste qui, à l'occasion de l'incident du Bataclan, a écrit un livre. Je ne l'ai pas lu, je ne peux pas vous le recommander, mais le titre est très beau : « Vous n'aurez pas ma haine ». Il avait perdu sa femme au Bataclan. « Je ne vous ferai pas le cadeau de ma haine. Je ne répondrai pas à la haine par la haine ». Peut-on aimer notre ennemi jusque-là ? Peut-on souhaiter du bien pour l'assassin, le criminel ? La réponse du Christ est oui. Celle de ses disciples, à son imitation et avec sa grâce, devrait l'être aussi. Le chrétien porte un regard qui sauve. Il laisse à Dieu le jugement définitif. Le chrétien sauve par son regard. Nous condamnons par notre médisance, plus encore par la calomnie ou par notre malveillance. Nous sauvons par notre bienveillance.

Voilà la vérité. Nous avons des ennemis. On a des gens qui ne nous aiment pas. On a des gens que nous peinons à aimer. C'est la vie « réelle ». Aimer, c'est facile. Comme dit Jésus, quand on aime un proche qui nous fait du bien, quel mérite avons-nous ? Quel faible projet spirituel et religieux ? Allez jusqu'à l'amour des ennemis pour les sauver, y compris quand ils m'ont fait du mal. Voilà qui est grand. Immense même.

Car enfin, et Jésus nous le dit dans l'Évangile, il y a une dernière étape après les deux premières révolutions qui nous obligent à aller jusque-là. Il y a ce que Jésus appelle le pardon. Une de ses dernières paroles que nous méditerons pendant le Carême : « Pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Le pardon, c'est la liberté intérieure. C'est exigeant et souvent au-dessus de nos forces, c'est vrai : pensez, en cet instant, à la plus grande offense que vous ayez pu recevoir - et nous en avons tous - et nous voyons bien que c'est au-delà de nos forces. Nous voyons bien que c'est d'abord une grâce plutôt qu'un acte-seulement humain. Mais mes amis : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », c'est bien cela que nous disons à chaque messe.

C'est cette mesure que nous espérons de la part de Dieu pour nous-mêmes et c'est cette mesure que nous devons prendre si nous sommes chrétiens.

En ces temps où l'offense est mise en avant, nous devons aller plus loin. Nous allons demander dans cette messe de prendre au sérieux cette parole d'aimer nos ennemis. De prendre conscience que ce commandement est consubstantiel à l'être chrétien et qu'il ne fait pas de nous des mous et des asservis. C'est très viril au contraire, ça demande une force intérieure inouïe, la force des saints ou des martyrs pardonnant à leurs bourreaux.

Nous avons un peu de travail. Avec nos seules forces, c'est impossible. Mais pas avec la grâce. Rien n'est impossible à Dieu. Amen.